

L'argumentation fallacieuse de Spencer : une étude du sophisme naturaliste selon Hume, Moore et Frankena

Thiago Hutter*

Résumé

En raison du changement considérable que les thèses soutenues par Spencer ont subi au long de sa vie, le sophisme naturaliste est souvent associé à l'ensemble de son corpus. En analysant les différentes formes d'argumentation fallacieuse dénotées par ce sophisme ainsi que les raisons pour lesquelles ces méthodes argumentatives sont sophistiques, nous argumenterons que seule la doctrine soutenue par Spencer dans ses écrits de jeunesse commet le sophisme naturaliste de Hume. Cependant, la thèse plus tardivement développée par Spencer, quoiqu'erronée sur plusieurs points, ne peut être accusée d'être fallacieuse.

Herbert Spencer, penseur controversé de l'Angleterre victorienne, est souvent associé aux thèses eugénistes et à la méthode argumentative fallacieuse du sophisme naturaliste. La position des commentateurs est toutefois mitigée à l'égard de Spencer. Certains soutiennent que celui-ci ne commet pas de sophisme naturaliste dans son argumentation ou préfèrent lui laisser le bénéfice du doute¹, tandis que d'autres soutiennent l'inverse². Dans le cadre de cette étude, nous tenterons de clarifier la confusion qui accompagne les doctrines de Spencer. En étudiant les thèses que ce dernier a développé à deux époques différentes, nous visons à mettre au jour les différents mécanismes logiques qui sous-tendent le sophisme

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

¹ Wilson, D. S. *et al.* (2003), « On the Inappropriate Use of the Naturalistic Fallacy in Evolutionary Psychology », p. 672 ; Skorupski, J., « Spencer and the Moral Philosophers : Mill, Sidgwick, Moore », p. 9.

² James, S. M. (2010), *An Introduction to Evolutionary Ethics*, p. 132.

naturaliste sous les différentes formes qu'il peut prendre, autant pour Hume que pour Moore. En vue d'exposer comment Spencer est tombé en proie au sophisme naturaliste de Hume, nous présenterons en premier lieu le darwinisme social que le penseur développe dans *Social Statics*. Toutefois, la pensée spencérienne évolue à travers le temps et finit par rejeter certains aspects de sa doctrine initiale. La thèse sur l'évolution sociale du Spencer tardif sera donc exhibée par la suite afin de promouvoir l'idée que ce dernier n'est plus sujet au sophisme naturaliste de Hume, mais demeure néanmoins sujet à d'autres critiques. En analysant le sophisme naturaliste de Moore, ainsi que ce que Frankena appelle le sophisme de la définition, nous argumenterons que la doctrine du Spencer tardif est également matière à critique en raison de la téléologie et de la visée directionnelle qu'il impute au processus évolutif. Cependant, malgré les erreurs de cette deuxième doctrine, nous argumenterons que l'argumentation du penseur anglais ne peut être accusée de formuler le sophisme naturaliste décrit par Moore ni le sophisme de la définition.

1. La doctrine initiale et le sophisme de Hume

Communément affiliée au darwinisme social³, la position d'Herbert Spencer est souvent associée au sophisme naturaliste. La multitude d'opinions contradictoires sur Spencer est due en partie à l'évolution des thèses du penseur. En expliquant comment différents types de sophismes sont dénotés par le terme de «sophisme naturaliste» et en analysant si ces derniers se retrouvent effectivement dans les écrits de Spencer, nous démontrerons que le sophisme naturaliste de Hume est perpétré dans *Social Statics*, mais non dans *Principles of Ethics*.

³ Patterson, W. R. (2005), «The Greatest Good for the Most Fit? John Stuart Mill, Thomas Henry Huxley, and Social Darwinism », p. 72.

1.1. Le sophisme de Hume

Le terme « sophisme naturaliste » provient de l'œuvre de G. E. Moore *Principia Ethica*⁴. Toutefois, ce terme est souvent utilisé afin de révéler une méthode argumentative fallacieuse soulevée par Hume⁵.

I am surprised to find, that instead of the usual copulations of propositions, is, and is not, I meet with no proposition that is not connected with an ought, or an ought not. [...] For as this ought, or ought not, expresses some new relation or affirmation, it is necessary that it should be observed and explained; and at the same time that a reason should be given, for what seems altogether inconceivable, how this new relation can be a deduction from others, which are entirely different from it⁶.

L'erreur mentionnée par Hume consiste en la construction d'un argument où une conclusion éthique et normative est tirée de prémisses non éthiques et descriptives. Selon Hume, un argument où les prémisses constituent des énoncés construits avec le verbe « être » tandis que la conclusion est construite avec « devoir être » consiste donc en un argument invariablement invalide. Comment Spencer commet-il ce sophisme ?

Blind to the fact that under the natural order of things, society is constantly excreting its unhealthy, imbecile, slow, vacillating, faithless members, these unthinking, tough well-meaning, men advocate an interference which not only stops the purifying process but even increases the vitiation- absolutely encourages the multiplication of the reckless and incompetent by offering them an unfailing provision, and discourages the multiplication of the

⁴ Moore, G. E. (1993), *Principia ethica*, chap. 1, §10.

⁵ Wilson, D. S. *et al.* (2003), « On the Inappropriate Use of the Naturalistic Fallacy in Evolutionary Psychology », p. 669.

⁶ Hume, D. (2007), *Treatise of Human Nature*, Book III, part 1, §1.

competent and provident by heightening the prospective difficulty of maintaining a family⁷.

En analysant ce passage de *Social Statics*, nous devons mettre l'accent sur les termes « natural order of things » ainsi que « purifying process ». Selon Spencer, un processus de purification s'opère naturellement lorsqu'il n'y a pas d'entraide entre les plus forts et les plus faibles. Nous devrions donc laisser libre cours à la nature afin que l'ordre naturel des choses exerce son processus de purification au sein de la société. C'est dans cette perspective que Spencer affirme : « No human laws are of any validity if contrary to the law of nature⁸ ». Puisque la loi de la nature prévaut sur la loi humaine, nos législations ne devraient pas contrevenir au dessein naturel. Ainsi, nous pouvons conclure que Spencer énonce de fait le sophisme naturaliste tel que décrit par Hume en soutenant qu'il ne devrait pas y avoir d'entraide entre les hommes en société puisque celle-ci n'existe pas dans l'ordre naturel.

1.2. L'évolution de la doctrine spencérienne

À cette brève analyse du sophisme naturaliste de Spencer, il nous faut toutefois apporter certaines précisions. *Social Statics* est paru pour la première fois en 1851. Or, *L'Origine des espèces* n'est paru qu'en 1859. Le processus évolutionniste auquel Spencer souscrit lorsqu'il a écrit *Social Statics* n'est donc pas la sélection naturelle de Darwin, mais le processus évolutionnaire de Lamarck. D'ailleurs, Spencer affirme que « the doctrine of organic evolution in its application to human character and intelligence, and, by implication, to society, is of earlier date than *The Origin of Species*⁹ » et signale que sa défense d'une théorie évolutionniste remonte à 1851¹⁰.

La découverte de la théorie de la sélection naturelle a apporté certaines modifications à la pensée de Spencer, mais malgré cela, certaines de ses idées telles que sa politique du laisser-faire et son libéralisme radical, de même que l'influence de la théorie

⁷ Spencer, H. (1954), *Social Statics*, p. 289.

⁸ *Ibid.*, p. 185.

⁹ Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 1, p. 26.

¹⁰ *Ibid.*, p. 25.

lamarckienne, demeureront présentes dans ses écrits durant toute sa vie¹¹. Toutefois, la méthode argumentative adoptée par Spencer subira une modification radicale. En premier lieu, Spencer avoue qu'il exclut désormais de son argumentation la dimension théologique qui surplombait les idées présentées dans *Social Statics*. Qui plus est, sa visée d'établir une synthèse entre la théorie darwinienne et celle de Lamarck¹² a eu pour effet de rendre l'explication évolutionniste omniprésente dans le cadre de son œuvre.

2. Le Spencer tardif

Avec la nouvelle perspective postdarwinienne qui émerge chez Spencer, notamment dans *Principles of Ethics*, il est moins facile à déterminer si le sophisme naturaliste perdure dans ses écrits. Nous exposerons donc la perspective évolutionniste du Spencer tardif en vue de démontrer que ce dernier n'est plus sujet au sophisme de Hume.

2.1. La perspective évolutionniste de la conduite

Dans *Principles of Ethics*, un des arguments centraux de la perspective de l'évolution sociale de Spencer vise à démontrer que la conduite la plus évoluée correspond à la bonne conduite et que cette dernière peut être atteinte par toutes les sociétés et cultures grâce à l'évolution. Afin de rendre explicite la démarche de Spencer, nous devons, d'une part, expliquer comment ce dernier détermine ce en quoi consiste la bonne conduite et, d'autre part, comment il détermine qu'il existe une conduite plus évoluée. Ainsi, nous

¹¹ Hawkins, M. (1997), *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945*, p. 96. Dans ce livre, Hawkins fait rarement référence à *Principles of Ethics*. Les références données proviennent majoritairement des autres *Principles* de Spencer, soit *Principles of Biology*, *Principles of Sociology* ou *Principles of Psychology*. Toutefois, Spencer avoue que les propos avancés dans *Principles of Ethics* sur l'évolution ne sont que des reformulations ou des corroborations des propos qui proviennent des titres précédents. À cet effet, cf. Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 1, p. 54, 113 et 139.

¹² Hayek, F. A. (2007), *Droit, Législation et Liberté*, p. 88.

pourrons démontrer comment Spencer conclut que la bonne conduite correspond à la conduite la plus évoluée.

Selon Spencer, nous pouvons déterminer ce qui est bon ou mauvais en examinant l'usage que nous faisons de ces termes dans le langage. Spencer affirme que nous disons qu'une chose est bonne lorsque cette dernière répond aux volontés humaines ; inversement, nous disons qu'une chose est mauvaise lorsqu'elle n'est pas en mesure de bien répondre à la fin que nous lui attribuons. Ainsi, en éthique, la conduite sera jugée bonne si elle est bien ajustée, car elle atteint bien le but visé, tandis que la mauvaise conduite sera celle qui ne parvient à son objectif¹³. En analysant l'argument linguistique de Spencer, il est possible de constater le préjugé épistémique que l'anthropocentrisme du penseur opère au sein de son argumentaire. Qui plus est, ce préjugé joue également un rôle prépondérant dans l'argument établissant en quoi consiste la conduite la plus évoluée.

En plus d'argumenter que la conduite consiste en l'ajustement des actions par rapport à des fins, Spencer affirme également qu'il existe une finalité suprême à la nature : vivre mieux et plus longtemps. En procédant à une analyse empirique de la conduite d'une multitude d'organismes d'espèces différentes, Spencer conclut que plus un organisme détient une conduite complexe, c'est-à-dire plus la diversité d'actions que celui-ci peut exercer est grande, plus cet organisme est en mesure d'atteindre la fin désirée. Puisque la finalité de la nature consiste à vivre mieux et plus longtemps, l'organisme le plus apte à atteindre cette fin est celui avec la conduite la plus complexe. Étant donné que l'homme est l'animal avec la conduite la plus complexe, il est donc celui qui atteint le mieux la finalité de la nature. De ce fait, Spencer conclut que l'homme est donc le type d'organisme le plus évolué¹⁴.

Il est cependant nécessaire de mentionner qu'il existe également une hiérarchie au sein des différents types de conduite humaine. Selon Spencer, la conduite la plus évoluée est celle où un homme, en ajustant ses actions en vue d'atteindre ses fins, aide également un autre homme à atteindre les fins que ce dernier désire¹⁵. La conduite la plus évoluée consiste donc en un ajustement des actions qui

¹³ Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 1, p. 57.

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ *Ibid.*, p. 53.

L'argumentation fallacieuse de Spencer :
une étude du sophisme naturaliste selon Hume, Moore et Frankena

entraîne une aide mutuelle entre les hommes. Or, parmi tous les types de collaboration présents dans la nature, l'entraide décrite par Spencer est présente principalement dans les sociétés industrielles capitalistes où l'intervention étatique est minimale. Selon Spencer, les sociétés ont donc subi une évolution par sélection naturelle jusqu'à atteindre leurs plus hautes formes¹⁶ où la survie des plus adaptés s'est permutee en compétition du marché¹⁷. Le libre marché est ainsi instauré en tant que limite et finalité évolutive à tous les hommes et à leurs sociétés respectives. Spencer conclut donc : « What now in them is occasional and feeble, may be expected with further evolution to become habitual and strong ; and what now characterizes the exceptionally high may be expected eventually to characterize all. For that which the best human nature is capable of, is within the reach of human nature at large¹⁸ ».

Puisqu'il existe une finalité à la nature et que cette dernière sera accomplie par les hommes qui détiennent la conduite la plus évoluée, la bonne conduite correspond donc à la conduite la plus évoluée. À cet effet, Spencer déclare :

the conduct to which we apply the name good, is the relatively more evolved conduct ; and that bad conduct is the name we apply to conduct which is relatively less evolved. [...] Moreover, just as we there saw that evolution becomes the highest possible when the conduct simultaneously achieves the greatest totality of life in self, in offspring and in fellow men ; so here we see that the conduct called good rises to the conduct conceived as best when it fulfills all three classes of ends at the same time¹⁹.

2.2. Une argumentation non fallacieuse

Ayant déterminé ce qui constitue la bonne conduite, nous devons maintenant nous questionner à savoir si Spencer soutient que cette

¹⁶ Hawkins, M. (1997), *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945*, p. 92-93.

¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

¹⁸ Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 1, p. 285.

¹⁹ *Ibid.*, p. 61.

conduite devrait être adoptée, car si cela est le cas, alors son argument pourrait en effet être qualifié de sophisme naturaliste. La raison en est que son argument aurait la forme suivante :

- | | |
|--|---------------|
| (P1) X est la conduite la plus évoluée | (non éthique) |
| (P2) X est la bonne conduite | (non éthique) |
| <hr/> | |
| (C) Nous devrions adopter X | (éthique) |

Toutefois, ceci n'est pas l'argument avancé par Spencer. Ce dernier soutient que la conduite est un effet de l'évolution et que la conduite la plus évoluée est la bonne conduite, c'est-à-dire celle que nous devrions avoir. Cependant, c'est à travers l'évolution que l'homme adoptera la bonne conduite. Les conclusions tirées par le Spencer tardif ne sont donc pas des énoncés normatifs déduits de prémisses descriptives. C'est ainsi que nous devons conclure qu'avec la perspective évolutionniste de ses écrits tardifs, Spencer ne commet pas le sophisme naturaliste de Hume. Toutefois, le sophisme naturaliste décrit par Moore consiste en une forme argumentative fallacieuse très différente du sophisme de Hume. Le sophisme que Moore attribue à Spencer semble émerger de l'incompréhension que ce dernier avait des sciences biologiques. Nous devons donc exposer les erreurs de Spencer ainsi que l'autre version du sophisme naturaliste en vue d'affirmer que l'argumentation de ce dernier n'est pas sophistique.

3. Les erreurs de Spencer et le sophisme de la définition

La téléologie que Spencer impute au processus évolutif correspond à une mécompréhension de la biologie. Certes, ce dernier ne souscrivait pas pleinement à la théorie darwinienne en raison de l'influence qu'il subissait de la théorie de Lamarck. Qui plus est, la sélection naturelle est très limitée quant à son application sur le processus évolutif des sociétés²⁰. À l'aube des théories évolutionnistes en biologie, la théorie proposée par Spencer était donc tout à fait

²⁰ Hayek, F. A. (2007), *Droit, Législation et Liberté*, p. 100.

L'argumentation fallacieuse de Spencer :
une étude du sophisme naturaliste selon Hume, Moore et Frankena

plausible²¹. Toutefois, avec l'avancée des études en biologie, nous savons aujourd'hui que l'évolution ne constitue pas un progrès. À cet effet, Gould souligne :

The fact of evolutionary change through time doesn't represent progress as we know it. Progress is not inevitable. Much of evolution is downward in terms of morphological complexity, rather than upward. We're not marching toward some greater thing. The actual history of life is awfully damn curious in the light of our usual expectation that there's some predictable drive toward a generally increasing complexity in time²².

Deux raisons expliquent le fait qu'il n'y ait pas de progrès ni de finalité dans la théorie de l'évolution. Premièrement, un trait ou une variation ne sont avantageux ou désavantageux qu'en fonction du contexte dans lequel l'organisme qui les détient se trouve²³. En second lieu, les variations qui surgissent sont dues à une mutation génétique aléatoire en combinaison avec les influences issues de l'environnement²⁴. Ainsi, l'avantage des variations et des nouveaux traits qui surgissent est toujours relatif. Le rôle de la contingence dans le processus évolutif est non négligeable, car le processus de sélection naturelle procède par essai et erreur. Les traits avantageux sont sélectionnés tandis que ceux qui sont désavantageux sont éliminés. Puisque les hommes, ainsi que leurs types de conduite, auraient pu ne jamais apparaître, leur existence est tout à fait contingente. Nous devons ainsi conclure de cette analyse de la théorie de l'évolution qu'il n'existe pas de trait ou d'espèce plus évoluée qu'une autre et que la nature ne progresse pas vers une finalité. Ainsi, dire qu'un trait ou une espèce est plus évolué qu'une autre constitue un énoncé dénué de sens.

²¹ Hawkins, M. (1997), *Social Darwinism in European and American thought, 1860-1945*, p. 88.

²² Gould, S. J. (1995), « The Pattern of Life's History », p. 52.

²³ James, S. M. (2010), *An Introduction to Evolutionary Ethics*, p. 127.

²⁴ *Ibid.*

3.1. *Le sophisme de la définition*

Hume critique le fait de déduire une conclusion normative à partir de prémisses descriptives. Mais pourquoi cela consiste-t-il en une erreur ? Selon Frankena²⁵, la raison pour laquelle le sophisme naturaliste humien est possible provient du fait que les caractéristiques éthiques sont d'un type différent de celui des caractéristiques non éthiques impliquant ainsi que les caractéristiques éthiques ne peuvent pas être définies par des caractéristiques non éthiques. Ceci implique à son tour que les propositions éthiques ne peuvent être déduites des propositions non éthiques²⁶. Ainsi, Frankena soutient que ce qu'on appelle le sophisme naturaliste en désignant l'erreur soulevée par Hume n'est pas une méthode argumentative fallacieuse. À cet effet, il fournit comme exemple l'argument hédoniste de Mill²⁷ :

- (P1) Le Plaisir est recherché par tous les hommes (non éthique)
(P2) Ce qui est recherché par tous les hommes est bon
(non éthique)
-
- (C) Le plaisir est bon (éthique)

Cet argument est logiquement valide malgré que ses prémisses soient des propositions non éthiques et sa conclusion une proposition éthique. Cependant, cela ne veut pas pour autant dire que cet argument n'est pas fallacieux. Frankena soutient cela, car, selon lui, le sophisme naturaliste n'est pas un sophisme logique puisque ce sophisme peut être présent même dans des arguments valides.

En vue de comprendre le problème de cet argument, nous devons analyser la définition du sophisme naturaliste telle que fournie par Moore. Selon ce dernier, le sophisme naturaliste constitue l'association de la notion indéfinissable de bien avec une autre notion. Puisque le bien est indéfinissable, nous ne pouvons pas l'identifier à une autre propriété sans en même temps fournir une définition de cette notion²⁸. Ainsi, le sophisme naturaliste survient puisqu'un objet

²⁵ Frankena, W. K. (1939), « The Naturalistic Fallacy ».

²⁶ *Ibid.*, p. 467.

²⁷ *Ibid.*, p. 469.

²⁸ *Ibid.*, p. 473.

L'argumentation fallacieuse de Spencer :
une étude du sophisme naturaliste selon Hume, Moore et Frankena

naturel est confondu avec le bien, ce dernier n'étant pas un objet naturel au même sens que le premier²⁹. Selon Moore, le problème de l'argument de Mill ne provient donc pas du fait qu'une conclusion aux caractéristiques éthiques est déduite de prémisses non éthiques. De fait, le problème réside dans la deuxième prémisse, car le « bien » est identifié avec « ce que tous les hommes recherchent ».

Toutefois, Frankena affirme que le sophisme de Moore consiste en un type particulier d'une erreur encore plus large : le sophisme de la définition³⁰. Ce dernier sophisme consiste simplement en une confusion entre deux caractéristiques distinctes. Frankena définit ainsi ce sophisme :

I shall speak of the definist fallacy as the generic fallacy which underlies the naturalistic fallacy. The naturalistic fallacy [...] will then be a species or form of the definist fallacy. [...] the definist fallacy is the process of confusing or identifying two properties, of defining one property by another, or of substituting two properties³¹.

Dans le débat entre Moore et les naturalistes, Moore critiquait ces derniers, car ils confondaient le bien avec le plaisir ou d'autres propriétés³². Or, si les naturalistes répliquaient à Moore qu'ils ne faisaient qu'exprimer la même chose par deux termes différents alors ils esquivait la critique qui leur était adressée. Ainsi, en vue d'accuser les naturalistes de commettre un sophisme, Moore aurait dû en premier lieu démontrer que le bien est indéfinissable³³. En effet, Frankena affirme que « One must know that goodness is indefinable before one can argue that the definist fallacy is a fallacy³⁴ ». Afin de démontrer que Spencer commet le sophisme de la définition, il est donc nécessaire de démontrer que le bien est indéfinissable.

²⁹ Moore, G. E. (1993), *Principia ethica*, §12.

³⁰ Je traduis par sophisme de la définition le sophisme que Frankena désigne par le terme *definist fallacy*.

³¹ Frankena, W. K. (1939), « The Naturalistic Fallacy », p. 471.

³² *Ibid.*, p. 472.

³³ *Ibid.*, p. 473.

³⁴ *Ibid.*

En analysant la mécompréhension que Spencer avait de la biologie, nous avons conclu qu'il n'existe pas d'entité ou de forme de vie qui soit plus évoluée qu'une autre puisqu'un trait ou une adaptation ne peut être bonne que lorsqu'elle est mise en relation avec l'environnement où se trouve l'organisme qui la détient. Au sein du cadre évolutif, le bien est donc toujours relatif. Toutefois, la conception du bien que Spencer impute à la nature relève de l'absolu puisque ce bien constitue la finalité du processus évolutif. Or, nous avons affirmé, lorsque nous avons analysé les erreurs de Spencer, que le processus évolutif ne tend pas vers une finalité. Ainsi, puisqu'il n'y a pas de finalité dans le cadre du processus évolutif, il ne peut pas y avoir une définition du bien. Il semblerait donc que Spencer ait effectivement adopté une approche fallacieuse dans son argumentation.

Il est cependant nécessaire d'apporter un contre-argument et de soutenir que Spencer n'a pas commis le sophisme de la définition. L'argumentation que nous avons fournie vise à établir que le bien n'est pas définissable dans le cadre d'analyse évolutionnaire darwiniste. Toutefois, puisque Spencer n'adhérait pas pleinement à la théorie de Darwin, mais avait plutôt adopté une lecture lamarckienne de ce dernier, nous n'avons pas démontré que le bien est indéfinissable dans le cadre évolutif adopté par Spencer lui-même. Ainsi, malgré le fait que la perspective spencérienne demeure erronée, nous ne pouvons accuser Spencer d'argumentation fallacieuse puisqu'il ne commet pas une erreur logique.

Conclusion

En analysant les thèses soutenues par Spencer à deux périodes différentes de sa vie, nous avons apporté une clarification sur le sophisme naturaliste commis par ce dernier. Malgré la controverse sur ce sujet, nous avons argumenté que Spencer a commis le sophisme naturaliste humien dans ses écrits de jeunesse. Toutefois, la théorie de l'évolution par sélection naturelle de Darwin a apporté un grand changement aux doctrines de Spencer. Ainsi, en exposant la théorie de l'évolution sociale préconisée par le Spencer tardif nous avons argumenté que sa nouvelle doctrine surmontait les critiques soulevées par Hume. Cette dernière thèse demeure cependant

erronée sur plusieurs points. En conséquence, la reconstruction de la pensée de cet auteur est une tâche complexe nécessitant un exercice herméneutique. Ainsi, Moore, à travers une mauvaise interprétation du deuxième Spencer, accuse ce dernier de commettre un sophisme naturaliste. Cependant, l'étude du sophisme de la définition a élucidé les raisons pour lesquelles le sophisme naturaliste de Moore est une méthode argumentative fallacieuse. Afin de démontrer que l'argumentaire spencérien est sophistique, il serait donc nécessaire de démontrer que le bien est une caractéristique indéfinissable en vue d'établir que cette notion est confondue avec une autre. Il est possible de démontrer que le bien est indéfinissable dans le cadre évolutif darwinien. Toutefois, puisque Spencer construit son système sans adopter pleinement la théorie de la sélection naturelle, nous ne pouvons accuser ce penseur d'argumentation fallacieuse. Ainsi, en vue de démontrer qu'un sophisme est commis au sein de l'argumentaire spencérien, il sera nécessaire de démontrer la caractéristique indéfinissable du bien dans le cadre de la pensée de l'auteur.

Bibliographie

- Frankena, W. K. (1939), « The Naturalistic Fallacy », *Mind*, vol. 48, n° 192, p. 464-477.
- Gould, S. J. (1995), « The Pattern of Life's History », dans J. Brockman, *The Third Culture*, New York, Touchstone, p. 51-73.
- Hayek, F. A. (2007), *Droit, Législation et Liberté*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Hawkins, M. (1997), *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature as Model and Nature as Threat*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hume, D. (2007), *Treatise of Human Nature*, Oxford, Oxford University Press.
- James, S. M. (2010), *An Introduction to Evolutionary Ethics*, Malden, Wiley-Blackwell.
- Moore, G. E. (1993), *Principia ethica*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Patterson, W. R. (2005), « The Greatest Good for the Most Fit ? John Stuart Mill, Thomas Henry Huxley, and Social Darwinism », *Journal of Social Philosophy*, vol. 36, n° 1, p. 72–84.
- Skorupski, J., « Spencer and the Moral Philosophers : Mill, Sidgwick, Moore », www.st-andrews.ac.uk/philosophy/files/staff/116/spencer.pdf, consulté le 01/10/2013.
- Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 1, Indianapolis, Liberty Classics.
- Spencer, H. (1978), *Principles of Ethics*, vol. 2, Indianapolis, Liberty Classics
- Spencer, H. (1954), *Social Statics*, New York, Robert Schalkenbach Foundation.
- Wilson, D. S. *et al.* (2003), « On the Inappropriate Use of the Naturalistic Fallacy in Evolutionary Psychology », *Biology and Philosophy*, vol. 18, n° 5, p. 669-681.